



HAL
open science

Le traducteur : équilibriste des frontières

David Ar Rouz

► **To cite this version:**

David Ar Rouz. Le traducteur : équilibriste des frontières. Jean Peeters. Traduction et communautés, Artois Presses Université, p. 181-196, 2010, Collection Traductologie, 978-2-84832-099-1. hal-00943323

HAL Id: hal-00943323

<https://hal.science/hal-00943323>

Submitted on 8 Jan 2015

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



David ar Rouz

Tro ha distro,
des portes ouvertes sur le monde

<http://www.trohadistro.com>

Recherche et conseil
Traductologie,
sociolinguistique

Fiche publication

- Titre :** Le traducteur : équilibriste des frontières
- Résumé :** Les traducteurs de breton, du fait de leur appartenance à deux communautés linguistiques présentes sur le même territoire, se trouvent dans une situation particulière propre à mettre en évidence des problèmes qui concernent la communauté des traducteurs dans son ensemble : formation, motivations, méthodes de travail, choix terminologiques... Leur nombre restreint permettait en outre une enquête rapide, dont les résultats sont présentés dans cet article.
- Présentation :** « On s'intéresse plus souvent au traducteur lui-même, à son individualité, qu'à la communauté dont il fait partie. C'est cette situation qu'essaie de réparer David ar Rouz dans un article intitulé « Le traducteur : équilibriste des frontières ». L'auteur a mené une enquête auprès d'une trentaine de traducteurs du/vers le breton et nous révèle un certain nombre de caractéristiques de ce groupe à travers les vingt questionnaires retournés. On apprend ainsi que ce qui motive ce groupe majoritairement masculin (82 %), composé majoritairement de néo-bretonnants, c'est surtout la promotion de la langue bretonne. En effet, la relation fortement dissymétrique entre le breton et le français est telle que la traduction du/vers le breton relève d'abord du militantisme linguistique. D'ailleurs, l'influence du français, on pourrait dire la « domination », est perçue par la plupart d'entre eux comme la principale difficulté. La question que l'on peut alors se poser est : ces traducteurs sont-ils suffisamment formés pour répondre à ce défi linguistique ? En fait, seulement deux traducteurs ont un diplôme de traducteur ou équivalent, les autres ayant eu quelques formations courtes ou s'étant formés tout seuls. Par ailleurs, peu sont équipés de logiciels d'aide à la traduction. L'intérêt de l'article de David ar Rouz, c'est qu'il souligne la fragilité de cette communauté peu formée, peu payée, et aussi peu considérée. Et si l'on va plus loin, c'est aussi la vulnérabilité de la traduction du/vers le breton qui est mise en évidence. En d'autres termes, ce texte met en exergue une situation de traduction particulière où co-existent deux langues dont l'une, le français, laisse peu de place à l'autre, le breton. On saura gré à David ar Rouz d'avoir montré comment la traduction répond aussi à des questions communautaires et interroge, au-delà du contenu linguistique, les rapports entre langues et cultures, entre donneurs d'ordre et traducteurs, entre politiques et consommateurs. Bien évidemment, le cas du breton n'est pas transposable à toutes les situations, mais les questions qu'il pose ont une certaine validité hors des frontières de la Bretagne. » (Jean Peeters, p. 19)
- Mots-clés :** sociolinguistique, traducteurs, communautés, breton
- Langue :** français
- Nature :** article tiré d'une communication scientifique prononcée le 7 juillet 2006 à l'Université Bretagne-Sud (Lorient), dans le cadre du colloque international *Traduction et communautés*.
- Année :** 2010
- Volume :** 15 pages
- Temps de travail :** 61 heures
- Prix public :** 20 € (ouvrage entier)
- Remarque :** Le présent fichier reproduit le plus fidèlement possible la mise en page de l'édition originale. Les graphiques sont en revanche présentés en couleur et les sec-teurs en deux dimensions seulement (contrairement à l'original).
- Référence bibliographique :** AR ROUZ David. « Le traducteur : équilibriste des frontières ». In : PEETERS Jean. *Traduction et communautés*. Arras : Artois Presses Université, collection Traductologie, 2010. p. 181-196.

TRADUCTION ET COMMUNAUTÉS

Études réunies par
Jean Peeters

Artois
Presses
Université

Traductologie

LE TRADUCTEUR : EQUILIBRISTE DES FRONTIERES

David ar Rouz
Université de Bretagne

On trouvera sans doute naturel de considérer le traducteur comme un opérateur transfrontalier. Pourtant, les frontières elles-mêmes n'ont rien d'évident : sont-elles nationales, linguistiques, sociales, historiques, idéologiques... ? Toutes ces frontières n'interviennent-elles pas ensemble dans l'acte de traduction ? Et sont-elles seulement définissables ?

Cet article vise à présenter la communauté des traducteurs travaillant en breton, telle qu'elle ressort d'une enquête menée de mai à juin 2006 auprès d'un échantillon d'une vingtaine de personnes. Nous entendons ici par « communauté » un « groupe social dont les membres vivent ensemble, ou ont des biens, des intérêts communs » (*Le Nouveau Petit Robert*, entrée « communauté », 1994 : 416). Les traducteurs forment donc une communauté définie par leur activité commune.

Après un aperçu succinct de la situation sociolinguistique de la Bretagne, nous tâcherons tout d'abord d'identifier ces traducteurs dont une des langues de travail est le breton : qui traduit et quand ? Quelle formation professionnelle ont-ils reçue ? Dans un second temps, nous chercherons à savoir qui fait quoi, avec qui, dans quelles combinaisons de langues et avec quels outils. Puis, nous nous attarderons sur les contraintes et difficultés qu'impose la traduction dans une langue comme le breton : la domination du français participant à une situation sociolinguistique complexe, l'histoire du breton, le marché des produits en breton sur lequel intervient la traduction.

Une fois tous ces éléments posés, nous pourrons dégager pour conclure ce qui peut sembler différent pour les traducteurs de breton, ce qui ferait frontière, par rapport aux traducteurs travaillant sur d'autres langues.

1. Présentation

1.1. Situation sociolinguistique de la Bretagne

En Bretagne, la question des frontières est sensible, ne serait-ce que parce que les frontières administratives ne correspondent pas aujourd’hui aux frontières historiques de la région. Mais les frontières historiques ne sont pas non plus immuables, comme le montre cette carte, qui présente le recul de la frontière linguistique d’est en ouest, du IX^e siècle à aujourd’hui :



Figure 1. Source : www.geobreizh.com

En Bretagne, on parle en effet trois langues : le français est répandu partout et parlé par tous aujourd’hui, à côté des langues régionales que sont le breton et le gallo. On ne peut manquer de remarquer que le gallo est signalé sur cette carte comme les variantes dialectales du breton et pourrait facilement être associé au pays de Saint-Malo plutôt qu’à toute la Haute-Bretagne, la distinction Haute et Basse-Bretagne étant justement basée sur cette frontière linguistique.

Sur la carte intitulée « vitalité de la langue » que l’Office de la langue bretonne présente dans son rapport d’activité 2005 (2006 : 6), le gallo n’apparaît pas du tout. Comme son nom l’indique, en effet, le gallo n’entre pas dans son domaine de compétence. Organisme semi-public, financé en grande partie par la région et les départements bretons, il comporte cinq services : l’Observatoire de la langue bretonne, le service du patrimoine linguistique, le service traduction-conseil, TermBret, service de terminologie, et l’Agence de développement.

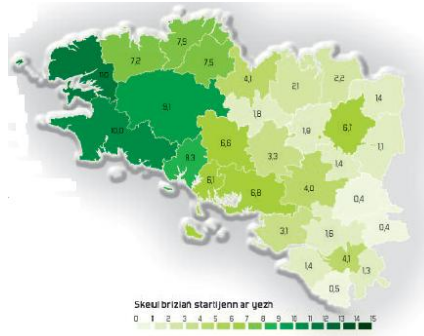


Figure 2. Source : Office de la langue bretonne, *Rapport d'activité 2005, 2006*

L'échelle indique la vitalité de la langue par pays : plus la teinte est foncée, plus la langue est « vivante ». La carte n'est assortie d'aucun commentaire direct. Si on la rapproche d'une communication faite par Olier ar Mogn, directeur

de l'Office, à l'occasion des « Assises des libertés bretonnes » organisées par Bertaeyn d'Astoerr à Rennes le 15 mars 2003, dont la conclusion était qu'on assistait à un « lissage » du nombre de bretonnants sur l'ensemble de la Bretagne, on comprend qu'elle vise à montrer que le breton ne se parle pas uniquement sur son territoire historique rural, mais de plus en plus aussi dans les départements où l'on trouve les grandes villes Rennes et Nantes.

Ces deux cartes constituent ainsi une première illustration de la difficulté à définir des frontières.

1.2. Enquête

L'enquête comprenait trente-six questions en breton, réparties en huit grandes catégories :

Catégorie	Nombre de questions
Identification (âge, sexe)	2
La traduction et vous	5
Votre formation (au breton et au métier)	6
Quel traducteur êtes-vous ?	5
Comment travaillez-vous ?	8
Difficultés de la traduction en breton ?	3
L'argent de la traduction en breton	6
Influence de votre travail ?	1

C'est dans l'avant-dernière catégorie, celle de l'argent, que nous avons obtenu le moins de réponses, ce qui semblerait rejoindre l'idée reçue selon

laquelle la question de la rémunération fait encore partie des sujets tabous dans la culture française.

Nous avons envoyé dix-neuf questionnaires, dont un à l'Office de la langue bretonne et un autre à la maison d'édition Preder, éditeur associatif qui publie notamment des dictionnaires bilingues (français-breton), voire trilingues (avec l'anglais), dans des domaines tels que les mathématiques, l'économie, la voile, etc. Nous attendions environ une trentaine de réponses (plusieurs de ces deux derniers organismes : auteurs des différents dictionnaires de Preder, traducteurs, terminologues et relecteurs de l'Office), et en avons reçu vingt, dont quatre de l'Office. On peut donc considérer que le taux de réponses est élevé (66 %), même si ça ne signifie pas que l'enquête est exhaustive. Nous avons ainsi pensé plus tard à d'autres personnes et n'avons contacté les professeurs que d'une seule des deux universités où le breton est enseigné, omettant aussi à tort l'IUFM de Saint-Brieuc et les réseaux d'écoles bilingues où un travail énorme a été fait, notamment à Diwan, pour traduire du matériel pédagogique.

Par ailleurs, trois réponses enregistrées sont incomplètes, basées sur des informations que nous possédions déjà ou rendues publiques par l'Office de la langue bretonne pour un de ses deux terminologues. Enfin, une réponse est celle d'une traductrice allemande, qui traduit donc en général vers l'allemand plutôt que vers le breton ; une autre est celle de l'auteur du présent article. Notre participation de cette communauté des traducteurs travaillant en breton, qui nous place donc comme concurrent de certaines des personnes interrogées, peut aussi expliquer en partie l'absence de réponses aux questions financières.

2. Les traducteurs de breton

2.1. Qui et quand ?

Commençons par examiner rapidement les caractéristiques habituellement identifiées dans ce type d'enquête, à savoir le sexe (« G » signifie « *gourel* » pour les hommes et « Gw » « *gwregel* » pour les femmes)...

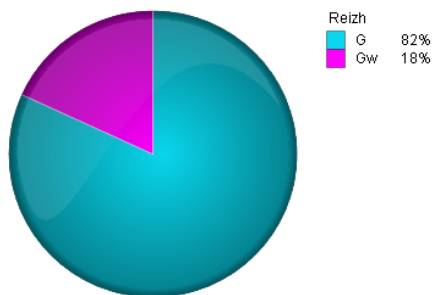


Figure 3. Traducteurs et traductrices

(Cette figure et toutes celles qui suivent ont été créées par nos soins)

... et l'âge :

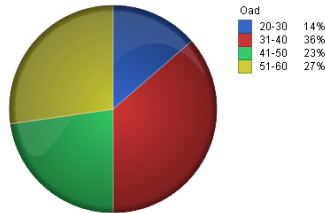


Figure 4. Âge des traducteurs

On remarque ainsi que les deux tranches d'âge où apparaissent les plus grands nombres d'informateurs sont celle des cinquantenaires, représentée en grande partie par les professeurs d'université que nous avons pu interroger, et celle des trentenaires. Pourtant, ce sont les plus jeunes qui exercent l'activité de traduction à temps plein, au sein de l'Office de la langue bretonne, comme le montre le graphique suivant :

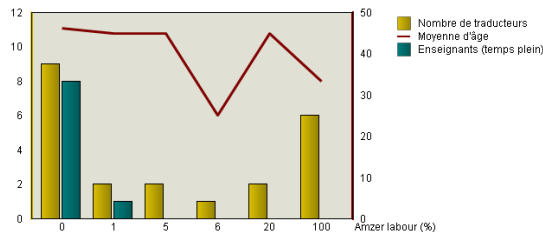


Figure 5. Temps de travail et âge

La valeur 0 correspond à la réponse « dans mon temps libre », tandis que la valeur 100 correspond au « travail à plein temps ». On trouve la moyenne d'âge la plus faible à la valeur 6, tout simplement parce que la traduction en breton a représenté, en 2005, 6 % du temps de travail que nous avons facturé (ce qui n'est pas, loin de là, le temps de travail réel) et qu'il n'y a qu'une seule réponse pour cette valeur. Si on la retire, on obtient donc bien la moyenne d'âge la plus faible pour les sondés travaillant à plein temps à la traduction en breton. Il faut noter que nous avons proposé des tranches d'âge en réponse à cette question de l'âge ; la moyenne est donc basée sur la valeur médiane de ces tranches.

Ajoutons enfin que parmi ceux qui ont déclaré traduire dans leur temps libre ou pour moins d'1 % de leur temps de travail, 9 sont enseignants à plein temps (dont 7 de l'université), les autres étant informaticien et relecteur/auteur.

2.2. Quelle formation ?

Si les traducteurs étudiés sont tous diplômés de l'université en breton (du DEUG au doctorat), peu se déclarent formés à la traduction.

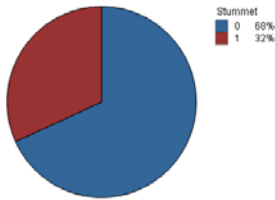


Figure 7. Formation professionnelle

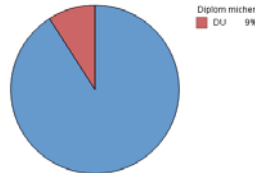


Figure 6. Diplôme professionnel

Car si dans l'absolu le chiffre n'est pas si faible (32 %), on doit prendre en compte les formations effectuées. En effet, deux seulement sont des formations longues et ont débouché sur un diplôme d'université : le DU de traducteur quadrilingue dans notre cas et le DU de terminologie de Rennes 2 pour un des terminologues de l'Office de la langue bretonne, formations qui ne portent pas *a priori* directement sur le breton...

Quelles sont donc les autres formations effectuées ? Pour trois des personnes interrogées, il s'agit de cours de traduction dans le cadre d'une formation universitaire plus large : l'agrégation d'anglais, un cursus de langues (anglais, allemand), la licence (avec très peu de traduction), ou dans des cours de breton par correspondance et des cours du soir. Enfin, des formations courtes sont mentionnées, dont une se composant de deux jours avec Daniel Gouadec (Centre de formation de traducteurs, terminologues et rédacteurs, Rennes 2), qui ont porté sur Trados et la localisation de logiciels, et de trois jours organisés par l'Office de la langue bretonne.

2.3. Les motivations

Le questionnaire proposait quatre motivations pour expliquer le choix de l'activité de traduction. Les voici accompagnées de la fréquence avec laquelle elles ont été choisies :

Le métier me plaît et correspond à mes compétences	10
Pour promouvoir la langue	12
Pour proposer de nouveaux textes aux bretonnants	8
Ça m'a été proposé	3
Autres : - pour travailler aussi dans les domaines de l'audiovisuel, aussi important pour les jeunes bretonnants que pour les autres... - pour avoir en breton les outils [informatiques] que j'utilise au quotidien - pour progresser en breton	3

On voit que le plus important pour les traducteurs de breton est de faire progresser la langue bretonne (la locution utilisée en breton était « *kas*

war-raok », c'est-à-dire littéralement « mettre en avant », « faire avancer »). Si on ne peut exclure le plaisir qu'ils ont à traduire, on remarque tout de même que les traducteurs ne cochent ensemble ces deux premières motivations qu'à cinq reprises, ce qui peut laisser penser que la promotion de la langue est davantage moteur, la traduction n'étant alors que le moyen d'une action militante.

3. L'activité traduisante en breton

L'objectif des parties « Quel traducteur êtes-vous ? » et « Comment travaillez-vous ? » était de déterminer dans ses grandes lignes la structure de l'offre de traduction en breton.

3.1. Spécialités professionnelles

Il ressort de cette première question que deux terminologues travaillent à temps plein au sein de l'Office de la langue bretonne. Deux professeurs, ainsi qu'une personne chargée de l'édition en langue bretonne qui a aussi publié des travaux lexicographiques, disent travailler à la fois sur la terminologie et la relecture. Deux autres professeurs font plutôt de la relecture. Les deux informaticiens de l'échantillon font, fort logiquement, de la localisation et l'un d'eux y ajoute la lexicographie en développant petit à petit un dictionnaire en ligne. Une seule personne déclare faire du sous-titrage, mais trois, et surtout une, travaillent pour le doublage avec l'association Dizale (entretien avec Samuel Julien, son directeur, le 6 mai 2006). Enfin, deux personnes déclarent faire de l'interprétation.

Terminologie	5
Relecture	5
Sous-titrage	1
Doublage	3
Interprétation	2
Localisation	2
Lexicographie	2

On a donc une offre relativement large et technique, même si les acteurs sont peu nombreux. Ils sont souvent aussi complémentaires : l'Office de la langue bretonne exclut expressément la littérature de son champ d'action, par exemple, mais renvoie à ceux qui peuvent la traiter.

3.2. Collaborations

Globalement se dessinent des schémas de collaborations attendus entre les différents acteurs, même si nous avons renoncé à schématiser ces relations en raison de la multiplicité des réponses fournies par chaque personne. Les

traducteurs travaillent avec des relecteurs et des terminologues, les relecteurs avec des traducteurs, les terminologues avec des relecteurs, des spécialistes de domaines et des traducteurs... Si l'on met de côté une non-réponse à cette question et deux questionnaires incomplets, seuls deux sondés déclarent ne travailler avec personne.

3.3. Langues

La principale langue de départ est le français, puisqu'elle est commune à tous les traducteurs. L'anglais vient en seconde position, cité par 15 traducteurs, et même prioritairement pour l'informaticien dont il a déjà été question. Le questionnaire ne permettait pas toutefois de préciser le volume des traductions réellement effectuées en breton depuis les langues autres que le français. Un traducteur précise ainsi qu'il travaille rarement à partir de l'anglais. On peut donc considérer que ce sont des langues de départ *possibles*. Nous sommes le seul, par exemple, à indiquer l'allemand comme langue de départ (possible seulement), bien qu'une autre personne ait étudié cette langue à l'université.

L'espagnol est plus fréquent avec cinq traducteurs qui disent l'utiliser, dont quatre universitaires. Viennent enfin des langues citées une fois chacune, toutes par des universitaires : le gallois, l'irlandais, l'italien, le portugais et le grec. Ajoutons le catalan pour notre cas personnel, mais nous savons que quelqu'un d'autre, absent de l'échantillon et aussi enseignant, peut le faire. Il faut aussi compter le russe pour une traductrice russe qui travaille actuellement à un mini-dictionnaire breton-russe et a écrit un livre sur la traduction du russe au breton¹.

La diversité des combinaisons de langues offertes, illustrée dans le schéma ci-dessous, ne saurait occulter la prépondérance de la combinaison français-breton :

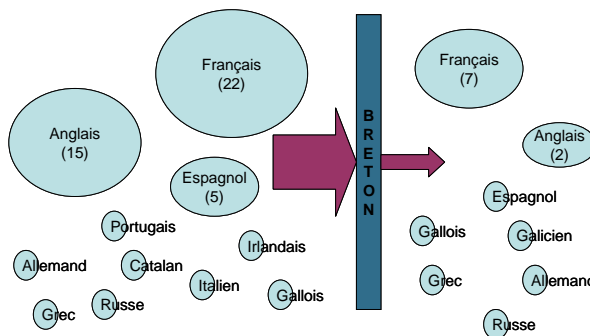


Figure 8. Combinaisons de langues possibles et nombre de traducteurs les proposant

¹ Mouradova, *Kudennoù an treiñ diwar ar rusianeg e brezhoneg*. Mouladurioù Hor Yezh, Lesneven, 1999.

3.4. Outils

La question des outils concernait en premier lieu les logiciels d'aide à la traduction. Il en ressort que quatre traducteurs disent pouvoir les utiliser (1 dans la légende du graphique ci-dessous). Nous utilisons, pour notre part, Trados ; un universitaire a coché la case mais a cité le site du laboratoire dans lequel il travaille, où on ne voit pas de logiciel de traduction assistée par ordinateur (TAO) ; et enfin, les deux informaticiens disent utiliser ce type d'outils : le premier sans les identifier, le second indiquant qu'il a créé lui-même son programme.

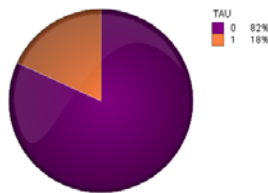


Figure 9. TAO

Si les traducteurs ne paraissent pas très bien équipés dans ce domaine, ils fournissent tout de même, par d'autres moyens sans doute, le travail que la TAO permet et traite aussi bien les sites Internet que les logiciels. On sait qu'une solution possible, y compris dans d'autres langues que le breton, consiste à ne traiter que le texte et à laisser la mise en œuvre spécifique au support informatique au donneur d'ordre, en fonction de ses outils propres et de ses exigences. La difficulté qui pourra alors se poser apparaîtra au moment d'éventuelles mises à jour, dont le coût sera nécessairement plus élevé qu'avec des outils de TAO appropriés.

La deuxième question portait sur les dictionnaires utilisés, aussi bien au format papier qu'au format électronique sur Internet. S'il semble difficile de faire la synthèse des réponses fournies, il est en tout cas intéressant de constater que très peu de personnes se contentent de citer un seul dictionnaire, certaines disant même les consulter tous. Étant donné les partis pris propres à certains dictionnaires, il nous paraît important que le croisement des sources, point de méthode essentiel, soit ainsi souligné par la plupart des acteurs.

4. Les contraintes et difficultés

Nous avons demandé aux personnes interrogées si la traduction en breton leur semblait plus difficile que dans une autre langue. Ceux qui fournissent une réponse négative (« *Ne gav ket din* ») se révèlent légèrement plus nombreux. Il faut ajouter qu'une personne a préféré remplacer les deux seules réponses proposées par un point d'interrogation (« *Ne ouïan ket* », c'est-à-dire

« je ne sais pas », dans la légende) et les deux non-réponses sont celles des questionnaires incomplets.

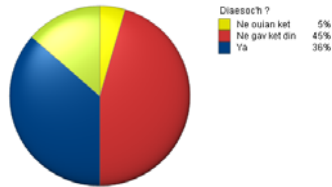


Figure 10. Difficulté propre au breton

4.1. Situation sociolinguistique

La première difficulté que l'on perçoit aisément en traduisant dans des langues comme le breton réside dans le choix de termes qui s'offre parfois au traducteur et apparaît plus ou moins contraint par la domination linguistique du français. Dans la situation sans doute la plus fréquente, le traducteur a une langue maternelle, le français par exemple, apprend la langue d'une communauté linguistique autre, qui ne se confond pas avec la sienne, disons l'allemand, et revient à sa langue au moment de l'écriture avec normalement assez peu d'interférences. Évidemment, le choix des exemples et de l'illustration n'est pas neutre. La situation pourrait apparaître plus complexe avec l'anglais... surtout si l'on va au Québec !

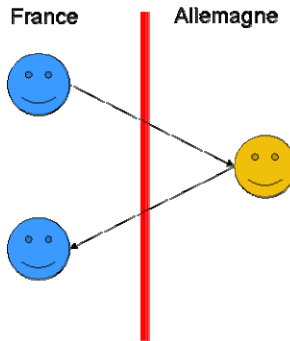


Figure 11. Parcours du traducteur

Le traducteur de breton, lui, peut-être de langue maternelle (nous y reviendrons), apprend le français, fait des allers-retours constants entre les deux langues et lorsqu'il en vient à traduire en breton, il se trouve parfois face à des objets, des concepts qui n'ont jamais été exprimés en breton. S'il trouve des éléments de réponse, ils peuvent lui imposer un choix entre un mot emprunté à la langue dominante et un mot créé à partir de racines celtiques

mais pas davantage utilisé pour autant et donc relativement opaque. Car le néologisme n'est jamais appelé à le rester mais peut très bien ne pas s'imposer dans l'usage.

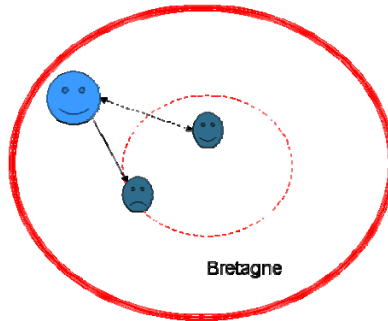


Figure 12. Parcours du traducteur de breton
(les pointillés signifient que le breton peut être sa langue maternelle ou non)

C'est la situation à laquelle nous avons été confronté en 2005. Nous avons à traduire le texte d'accompagnement d'un disque et nos recherches ont donné les résultats suivants :

FR	Filtre	BR	Source	Choix
mode	myxolydien	<i>giz mod moz</i>	Favereau (bilingue) Favereau TermBret ; Perig & Ewan, <i>Geriadur bihan ar sonerezh</i> (1990) = GBS	X
prélude		<i>tamm kentañ raksonadenn pezh kentañ rake'hoari, rakkerz</i>	Favereau Preder traducteur (// finale = <i>p. diwezhañ</i>) GBS GBS	X
rythmes		<i>lusk dastalm</i>	Favereau GBS	X
style	de l'auteur	<i>stil doare pleusk</i>	Favereau TermBret GBS	X
syncope	musicale !	<i>troc'h semplaenn, vaganadur sinkopenn torrdalm</i>	Favereau Preder, médicale ! GBS GBS	X
triolet		<i>triadoù notennoù triverkedoù</i>	traducteur GBS	X

Outre qu'ils devaient traduire correctement le sens bien sûr, nous avons pris pour premier critère que les termes concordants figurent dans le seul et unique dictionnaire général unilingue que l'on trouve en breton (An Here) et ce fut effectivement un critère déterminant dans d'autres exemples. Mais pour beaucoup de termes techniques, comme ici, nous y cherchions en vain les différentes propositions. Le second critère pouvait être notre estimation de la diffusion ou de l'accessibilité de tel ou tel autre dictionnaire, tout aussi subjectif sans doute que l'évaluation de l'usage de tel ou tel mot. Le choix impliquait aussi un jugement sur la pertinence des propositions : « *triverkedoù* » nous a ainsi semblé plus intéressant que nos deux créations pour dire « triolets ». En revanche, pourquoi écrire « *moz* », alors que « *mod* » est très utilisé en breton ? (« Pourquoi pas emprunter ? » comme le disait Francis Favereau au colloque sur la terminologie en breton organisé par l'unité de recherche breton-celtique de l'Université de Rennes 2 à Saint-Brieuc les 19 et 20 septembre 2003.) Y a-t-il un intérêt à marquer ainsi un emploi technique ?

On en arrive alors au dernier critère : le critère de la lisibilité et de la compréhension. Il peut être utile, pour comprendre l'importance que nous y avons attachée avec ma relectrice, de donner un exemple du type de phrases que nous avons eues à traduire :

Le « Paysage maritime » est une marine impressionniste au trait légèrement estompé, dont la ligne mélodique élégiaque, dans le registre médian, se fraye une voie aisée entre les tenues de la basse et un *ostinato* de quarts dans l'aigu, dont les franges régulières figurent l'échelonnement uniforme de la houle et l'éternelle ondulation des flots.

Le texte original comprenait ainsi de très longues phrases de construction complexe, et il s'agissait donc de ne pas compliquer encore la lecture de la traduction bretonne par des choix moins immédiatement compréhensibles.

Nous jugions en tout cas important de nous garder de toute tentation « protectionniste », qui aurait consisté à éviter à tout prix les emprunts, une attitude teintée d'idéal de pureté. C'est la démarche des éditions Preder dont « la démarche néologique [...] s'inscrit dans la perspective puriste. Elle privilégie les racines celtiques aux dépens des emprunts. » (Kergoat, 2001 : 177) Mais il ne s'agit pas non plus de brider une imagination qui peut produire des résultats admirables. Nous trouvons ainsi que « courriel », « pourriel » et autres créations québécoises sont excellentes. Voilà donc un exemple d'équilibre précaire, où la domination de la langue de départ peut influencer considérablement les stratégies mises en œuvre par le traducteur.

Et au-delà de cette difficulté du choix, qui n'est pas propre aux traducteurs de breton, ceux-ci soulignent nombreux l'influence du français comme difficulté dans leur travail :

Terminologie technique	5
Phraséologies spécifiques (droit, administration, etc.)	7
Influence du français	11
Manque de documents en breton	3

4.2. Histoire sociolinguistique

Si les trois dernières difficultés sont liées à la situation sociolinguistique de domination du français, elles s'expliquent aussi par l'histoire du breton : c'est parce qu'à un moment donné le français a eu plus de prestige que la langue vernaculaire que l'écrit n'a pas pris sa place dans tous les domaines où il est aujourd'hui utilisé, et aussi que la transmission familiale s'est interrompue. C'est ce qui explique que les « néo-bretonnants » (« *nevez* » dans le graphique suivant) soient nettement plus nombreux dans notre échantillon :

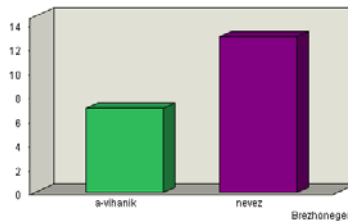


Figure 13. Langue maternelle

Ce que ça interroge pour la traduction en général, c'est le travail dans une autre langue que sa langue maternelle, car le phénomène se produit également pour d'autres langues que le breton.

Il est remarquable aussi que la variation dialectale, argument souvent utilisé par les opposants aux langues régionales comme un obstacle à la traduction dans ces langues et que nous avons donc suggéré comme difficulté, n'ait été retenue par personne. Au contraire, tous sauf deux disent la prendre en compte, mais le font peut-être de différentes manières : à la demande éventuelle du client, selon l'origine de l'écrivain, pour jouer sur les niveaux de langue, sur la distinction oral-écrit dans les dialogues, ou quand la traduction n'est destinée qu'à une aire géographique donnée, par exemple celle du vannetais, qui se distingue plus nettement des autres régions. La variation dialectale apparaît en définitive plutôt comme une richesse.

Nous terminerons cette partie en mentionnant simplement la remarque de plusieurs traducteurs qui regrettent que le breton ne soit plus 'la langue d'une société, de la vie quotidienne', le fait qu'il ne soit pas développé dans de nombreux domaines, notamment par écrit, le manque de relations sociales orales en breton, etc. Ces remarques mettent toutes en avant la difficulté liée à l'histoire sociolinguistique du breton.

4.3. *Marché*

Le marché, au sens de « public », constitue selon un traducteur la difficulté principale de l'activité, car il estime le « niveau » des lecteurs faible. Cela rejoint le souci de lisibilité évoqué tout à l'heure. Il est vrai que si le traducteur était sûr que les créations et les outils lexicographiques sont diffusés et connus des lecteurs, il orienterait peut-être ses choix vers des mots qui ont leur pertinence dans un système cohérent (par exemple, « *dastalm* » pour « rythme » et « *torrdalm* » pour « syncope », qui sont donc des mots composés à partir de « *talm* »), mais qui sont moins accessibles au bretonnant « moyen » que des emprunts naturalisés, car il connaît aujourd'hui mieux le français que le breton.

Une autre personne évoque le marché au sens économique du terme en décrivant assez longuement la difficulté à obtenir un paiement pour de la traduction en breton. Nous savons bien de quoi elle parle, puisque nous n'avons pas été payé à ce jour pour la traduction dont sont tirés les exemples terminologiques précédents. La raison en est, selon elle, que les clients trouveront toujours quelqu'un pour le faire gratuitement. Difficile dans ces conditions, dit-elle, de vivre d'un métier qu'on exerce en breton quand on n'est pas professeur, comme la plupart.

Et pourtant, peut-on reprocher à cet informaticien de traduire des logiciels libres, alors que jamais la traduction n'est rémunérée pour ce type de produits ? Doit-on regretter que l'Office de la langue bretonne soit subventionné, quand tous les traducteurs bénéficient du travail de fond qui y est effectué et pour lequel personne sans doute n'est prêt à payer ? Nous ne le croyons pas. En revanche, on peut se demander si le prix facturé par l'Office pour la traduction prend en compte le coût réel du travail terminologique, des recherches, etc., car si ce n'est le cas, cela pourrait bien empêcher l'émergence d'autres acteurs économiques dans ce secteur. On peut aussi se demander s'il est normal que les traducteurs littéraires, par exemple, comme les chercheurs lorsqu'ils produisent un article d'ailleurs, ne touchent rien sur des ouvrages qui se vendent.

5. Conclusion

Nous avons essayé, par cette enquête, de déterminer les contours de la communauté des traducteurs de breton. Nous en retenons deux caractéristiques importantes :

- le nombre d'acteurs traduisant vers une langue seconde est à coup sûr inversement proportionnel à ce qu'on devrait constater dans une enquête similaire portant sur les communautés de traducteurs d'autres langues, mais le sujet mériterait sans doute une étude plus approfondie, car notre propre pratique et notre entourage professionnel montrent que cette activité traduisante est peut-être plus répandue qu'on ne le croit ;

- et, deuxième point, la population des traducteurs de breton est plutôt sous-formée, et une explication pourrait être l'importance quantitative du bénévolat, la situation économique globale de l'activité de traduction en breton, où la langue dominée n'aurait pas de valeur marchande. Là encore, le bénévolat existe dans d'autres langues : tous les professionnels ont rencontré un jour un client potentiel leur expliquant qu'il connaissait un 'prof d'anglais' qui finalement a bien voulu faire la traduction.

Enfin, si les choix terminologiques conduisent le traducteur de breton à jouer à l'équilibriste, ça ne le distingue pas des autres traducteurs. La tâche lui est seulement rendue plus difficile par la situation sociolinguistique de son pays. Autrement dit, comme nous avons pu le constater ailleurs, la différence résiderait bien plus dans le degré de difficulté que dans le type de difficultés. C'est aussi dans ces circonstances que son travail a davantage de portée politique, lorsqu'il est utilisé pour revaloriser la langue elle-même, en faire la promotion, faire la promotion du pays, etc. La langue acquiert alors une certaine valeur 'touristique', mais pas seulement. Le traducteur contribue en tout cas à poser une frontière en mettant en avant un élément qui distingue son territoire, celui de la communauté linguistique pour laquelle il travaille, de celui du voisin, mais nous renvoyons le lecteur sur cette question à l'article que nous avons écrit en collaboration avec Roseline Le Squère².

Bibliographie

- AR ROUZ, David, *La traduction en breton et en gallo : enjeux et difficultés*, Mémoire de DEA sous la direction du Professeur Jean-Yves Urien, Université de Rennes 2, septembre 2003.
- , « D'une pratique à une autre : la médiation de la théorie », Peeters, Jean, *La traduction : De la théorie à la pratique et retour*, Presses Universitaires de Rennes, 2005, p. 31-41.
- AR ROUZ, David et LE SQUÈRE, Roseline, « Traduction et affichage public : quel(s) service(s) pour les langues régionales de Bretagne ? », *Marges Linguistiques*, n° 10, novembre 2005, p. 190-206, <http://www.marges-linguistiques.com>.
- BRISSET, Annie, *Sociocritique de la traduction. Théâtre et altérité au Québec (1968-1988)*. Le Préambule, Québec, 1990.

² Chercheure du laboratoire CREDILIF/PREFics, EA 3207, Université de Rennes 2 : « Traduction et affichage public : quel(s) service(s) pour les langues régionales de Bretagne ? », *Marges Linguistiques*, n° 10.

CRONIN, Michael, *Translation and Identity*, Taylor & Francis Ltd, London & New York, 2006.

GOUADEC, Daniel, *Profession : translator. APE 748 F*, La maison du dictionnaire, Paris, 2002.

KERGOAT, Lukian, « Terminologie bretonne et norme : de l'emprunt à la néologie », Association Buhez, *Parlons du breton ! Petra nevez g'ar Brezhoneg ?* Éditions Ouest-France, Édilarge S.A., Rennes, 2001, p. 173-179.

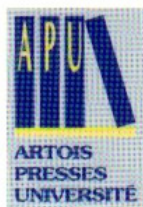
Ofis ar brezhoneg / Office de la langue bretonne, *Rapport d'activité 2005, 2006*, 24 pages.

Quels types de relations la traduction noue-t-elle avec les communautés ? C'est à cette question que tentent de répondre les articles de ce recueil en envisageant des perspectives, des lieux et des modes différents. Cet ouvrage nous fait prendre conscience que le traducteur n'évolue pas seul dans un monde où les rapports historiques et sociaux seraient sans effet sur les pratiques traductives et où les traductions n'auraient aucune action sur les sociétés où elles sont produites. Les auteurs réunis dans ce recueil nous montrent qu'il en va autrement et éclairent d'un jour nouveau la manière dont les traductions séparent ou réunissent les communautés, s'appuient sur elles, les façonnent ou les défont, épousent certains de leurs contours ou suivent des voies différentes. Ils viennent ainsi compléter les réflexions en cours sur la dimension sociale de la traduction.

Jean Peeters est professeur à l'Université de Bretagne-Sud. Il est l'auteur de *La Médiation de l'étranger, une sociolinguistique de la traduction* (Artois Presses Université, 1999). Il a aussi dirigé et coordonné *La Traduction. De la théorie à la pratique et retour* (Presses Universitaires de Rennes, Rennes, 2006) et *On the Relationships between Translation Theory and Translation Practice*, (Peter Lang, 2005).




9 782848 320991



UNIVERSITÉ D'ARTOIS

ISBN 978-2-84832-099-1

20 €

 F179887